

Le siège du gouvernement sera établi dans une de ces îles ; c'est là qu'en moins d'un mois, les peuplades sauvages des îles Marquises verront, avec étonnement, se dresser sous leurs yeux, et comme par enchantement, l'hôtel du gouverneur, grande et élégante maison en bois exécutée à Paris, sur les dessins de M. Poncet, entrepreneur de la liste civile. Cet hôtel, construit rue de la Tour-d'Auvergne, 19, va être démonté dans quelques jours, et sera embarqué immédiatement sur un bâtiment de l'état.

La délicatesse de certaines parties du travail, l'ajustement des panneaux et des plafonds en bois des appartemens de ce hôtel rappellent la belle exécution de la galerie de Henri II, au château de Fontainebleau.

Voici en quels termes le *Message*, journal du ministère, répond à la nouvelle publiée par le *Sun* du massacre du gouverneur français des îles Marquises :

« Quelques journaux répètent ce matin un article du journal anglais le *Sun*, d'après lequel plusieurs officiers français auraient été victimes aux îles Marquises d'une nouvelle embûche. Le gouvernement n'a reçu aucun avis qui puisse donner le moindre fondement à un pareil bruit ; les lettres de M. le contre-amiral Dupetit-Thouars, écrites de Lima le 11 janvier dernier, ne font aucune mention de cet événement. »

—Le gouvernement a reçu des dépêches du contre-amiral commandant les établissemens français dans l'Océanie : elles sont datées de Lima du 19 janvier et donnent des nouvelles des îles Marquises des 21, 27 septembre et 30 octobre. Elles démentent complètement les nouvelles affligeantes publiées par quelques journaux anglais. Il n'est pas vrai qu'aucun conflit ait eu lieu depuis celui du 18 septembre à Vaïtahu, jusqu'au départ des dernières lettres reçues de cet archipel. Tout y était tranquille et faisait présager que la paix avec les naturels ne serait plus troublée. *Espérance.*

MYSTÈRES DE PARIS.—Depuis que le roman, banni de la librairie qu'il ruinait, s'est réfugié dans la presse périodique sous le nom de feuilleton, nulle œuvre de ce genre n'a fait autant de bruit dans le monde et n'a donné lieu à des critiques aussi sévères, et à d'aussi vives réclamations au nom du bon goût et de la morale que les *Mystères de Paris*, ce roman interminable de M. Eugène Sue, qui paraît dans le *Journal des Débats*, dont les rédacteurs ont des rapports avec la cour et l'université. Les attaques dirigées contre ce roman comme immoral et de mauvais goût ne sont pas venues seulement des journaux, tels que l'*Univers* et la *Gazette de France* ; il en a même été question à la chambre des députés.

On lit à ce sujet dans l'*Univers* :

« La chambre des députés a examiné hier dans ses bureaux le projet de budget pour 1844. Cet examen a donné lieu à un incident qui mérite d'être signalé.

« Dans le 3e bureau, à l'occasion de l'opposition faite aux frais de justice criminelle, qui vont toujours croissant, un membre s'est plaint des tendances immorales de certains romans-feuilletons, et notamment de l'avant-dernier chapitre des *Mystères de Paris*. Le bureau a paru accueillir avec un faveur unanime cet avis.

« Un autre membre a ajouté que le danger de ces productions venait surtout de la grande publicité qui leur est donnée. MM. les ministres présents ont été invités à donner au moins un avertissement charitable à leurs bons amis du *Journal des Débats*.

« Les ministres, tout en acceptant cet avis, ont déclaré qu'ils n'avaient aucun moyen d'empêcher ces publications.

« On aurait pu répondre que les ministres avaient au moins le moyen de ne pas donner des primes d'encouragement et des distinctions honorifiques aux journaux et aux écrivains dont la publicité et les productions ruinent les mœurs de la société et déshonorent la littérature nationale.

Le *Constitutionnel*, qu'on n'accusera certainement pas de cagoterie, fait ici cause commune avec l'*Univers* :

Le *Journal des Débats*, [dit-il] ne répond pas un mot aux judicieuses observations de l'*Univers* sur son interminable feuilleton des *Mystères de Paris*. Il garde aussi le silence sur l'incident de la séance du troisième bureau. Il est évident qu'il n'ose engager une discussion, et qu'il s'avoue coupable d'immoralité. Cela nous étonne de la part d'un journal accoutumé à défendre de mauvaises causes. C'est, comme le dit l'*Univers*, un *Mystère* qu'il devrait expliquer.

« Le *Journal des Débats* ne peut dissimuler le dégoût qu'ont exposé aux yeux du public ces odieux tableaux ; les pères de famille les cachent soigneusement à leurs enfans. Tout cela est le fruit de cette littérature maudite, qui a été trop long-temps encouragée par le gouvernement lui-même, et qui a valu à ses coryphées tant de récompenses et de décorations. Heureusement, le bon sens national se révolte contre ces turpitudes et revient à la vérité, à la décence et à la raison, seules sources du beau dans les lettres et dans les arts. »

Dans un autre endroit le *Constitutionnel* s'exprime ainsi :

« Le *Journal des Débats*, autrefois classique exagéré, aujourd'hui romantique honteux, cède comme tant d'autres à l'influence de cette monstrueuse école qui ne cherche des sources d'intérêt que dans les plus mauvais penchans du cœur humain et dans la peinture des scènes les plus ignobles. Ce journal ne croit probablement pas que ses *mystères* soient aussi dangereux que le prétend l'*Univers*. Ce qu'il y a de certain c'est qu'ils sont dangereux pour le goût et avilissent la littérature en la traînant dans la fange du ruisseau. Nous savons bien qu'il y a dans ces feuilletons la partie musquée :

on y trouve des princes, des marquis, des comtes, des duchesses ; mais l'odeur des bagnes y domine, et il paraît que ce parfum ne déplaît pas dans les salons du faubourg Saint-Germain. C'est la seule excuse que puisse alléguer le journal de M. Guizot.

« Nous dirons, à propos de l'*Univers*, que le numéro que nous avons cité, renferme un feuilleton littéraire plein de goût et de raison ; il faut être juste envers tout le monde, surtout envers ses adversaires habituels. La littérature est un terrain neutre où l'on peut vivre en bonne intelligence et défendre les mêmes principes. »

Les Mystères de Paris.—Le livre bizarre de M. Eugène Sue où l'esprit, le goût, la grâce, quelquefois les subtilités de la vertu et de la religion, sont jetés pêle-mêle dans un tourbillon des plus sales passions sorties de tous les cloaques imaginables, le livre de M. E. Sue dont les pages tour à tour si brillantes et si nauséabondes sont dévorées de tant de gens d'esprit, vient de susciter en France une critique chaste et sévère d'un philosophe chrétien qui repose à lui seul, dans le calme de sa pensée, le torrent de fausses délices que les délirans d'imagination de M. E. Sue inspire au mauvais goût du siècle. Nous n'avons pas l'ambition de singer le moraliste, mais franchement nous regardons cette littérature nouvelle qui nous inonde comme un débordement d'imaginations ardentes et déréglées qui ne révèlent rien que des goûts blâsés et une épouvantable dépravation de mœurs. Si une fois nous pouvions nous convaincre que le christianisme et la morale publique sont des dogmes fabuleux, alors cette immense production de ce romantisme de nouveau goût dont on raffole tant aujourd'hui, nous trouverions notre bonheur à en faire notre pâture aussi, mais le vague dans lequel il laisse le cœur et la pensée après les avoir bercés de mille rêves tous plus attachans les uns que les autres, le vide et le découragement qu'il produit souvent dans l'âme qu'il a séduite, et cette je ne sais quelle teinture de désespoir qu'il répand après lui dans tous nos objets d'attente, voilà ce qui nous range du côté de Dangla. *Aurore.*

BIBLIOGRAPHIE.

Essai grammatical suivant les principes de l'Abbé Girard.—Tel est le titre d'un nouveau petit ouvrage élémentaire de M. A. Berthelot, Avocat et M. P. P. qui s'occupe depuis longtems d'éducation avec une persévérance qui parle haut en faveur de son patriotisme. Nous avons déjà eu occasion de rendre compte, l'année dernière, d'un autre ouvrage grammatical du même auteur qui avait travaillé d'après la méthode de l'abbé Girard, et que nous voudrions voir adopter par toutes les écoles élémentaires du pays. La lecture de ce petit ouvrage de première utilité nous a convaincu que le système préconisé par un homme des lumières de M. Berthelot conviendrait en effet merveilleusement au pays auquel il est destiné ; malheureusement le mérite de ces sortes d'ouvrages n'est pas assez apprécié, pas même assez connu de ceux à qui il est dédié. Le système de l'abbé Girard de l'analyse constructive réduit à sa plus simple expression dans la grammaire de M. Berthelot a été mis en pratique dans l'école des Glacis, à Québec, et nous l'avons vu opérer sous nos yeux ; c'est donc notre expérience personnelle que nous invoquons pour autoriser nos paroles. De petits enfans de dix ans étaient déjà maîtres de leur langue au moyen de cette méthode avec laquelle nous leur avons fait analyser nous même *ex abrupto* les phrases les plus compliquées. Nous entendons répéter des plaintes constantes sur le système éducationnel de la campagne, mais qui se donne la peine de le régulariser de quelque manière ? Ce n'est pourtant pas faute de systèmes : certes, on en a bâti de toutes les façons depuis ces dernières années. Nous avons dans les mains celui de M. l'abbé Duchaine, celui de M. Mondelet, celui du Dr. Meilleur et celui de M. Berthelot qui, sous le modeste titre d'*Essai Grammatical*, donne des titres qu'on devrait s'empreser d'accueillir dans l'intérêt de la génération qui pousse. On manque d'écoles primaires dans la campagne, mais l'on manque plus encore de bons maîtres et de bonnes méthodes ; il est grandement tems que la Législature s'occupe de donner une bonne loi d'éducation, car le pays est sous ce rapport dans une détresse désespérante. Les instituteurs sont d'autant plus rares que leur profession honorable en elle-même ne leur offre que l'avilissement de la plus abjecte pauvreté. Que peut-on obtenir avec un semblable état de chose ? Hélas ! l'avenir du pays est loin d'être rassurant, nous devons l'avouer. *Aurore.*

LE PORTRAIT.

NOUVELLE.

Quatre volontaires partirent de Marseille le 1er avril 1792, emportant, pour tout bagage, les bénédictions de leurs familles, l'espoir de revètir colonels et quelques écus.

On les distribua dans différents corps ; et, après avoir fait les campagnes de la République et de l'Empire, ils s'étaient entièrement perdus de vue, quand, en 1815, on vit arriver à Marseille : d'abord une figure bazanée, à cheveux gris, habillée d'un vieil uniforme des dragons impériaux et portant l'étoile de la Légion-d'Honneur ; puis, quelques jours après et successivement, deux autres personnages de même allure, en uniforme d'infanterie, l'un avec une jambe de bois, le second avec une grande cicatrice au visage ; deux physionomies telles que les fait la guerre, bronzées, sèches, fières et graves.

Après avoir inutilement cherché dans la ville vestige d'un parent ou d'un ami, tous trois vinrent prendre gîte dans la même auberge qui était la plus